

## LA GRANDE AVENTURE DU FRANÇAIS (6/6)

# Comme vous dites...

**Aujourd'hui, il n'existe pas un, mais plusieurs français, qui diffèrent selon les professions, les régions, les milieux sociaux, l'oral ou l'écrit. Et il n'y a plus de consensus sur la « norme » à respecter.**

Par **Michel Feltin-Palas**

**L**a statistique est estampillée par le vénérable Institut national de la statistique et des études économiques (Insee) : 90 % des personnes vivant en France parlent français. Certains s'alarmeront des 10 % « manquants » – pour l'essentiel des immigrés. Ceux-là ignorent sans doute que jamais ce pourcentage de non-francophones n'a été aussi faible. Une enquête diligentée sous le second Empire le précisait : en 1863, un quart de la population ne parlait pas la langue nationale !

Aujourd'hui, 9 habitants de l'Hexagone sur 10 parlent donc français, mais... ce n'est pas forcément le même. Chaque profession, par exemple, a ses termes propres. Les marins n'ont pas de cuisinier mais un « coq » ; chez les pompiers, un « piaf » est un débutant ; dans la presse, on ne dit pas « article » mais « papier »...

Le français diffère aussi selon les régions. A Marseille, on appelle « cagole » une fille un peu vulgaire ; dans le Sud-Ouest, le boulanger ne vend pas de pains

au chocolat mais des « chocolatines » ; dans le Jura, un « bragueur » désigne un fanfaron.

Il faut aussi compter avec les groupes sociaux : selon les milieux, la même situation sera qualifiée de « mauvaise », de « nuisible » ou de « délétère ». Dans les cités « sensibles », selon l'euphémisme en vigueur, une langue à part a vu le jour – « Elle me kiffe pas ? Zyva, j'm'en carre ! » (elle ne m'aime pas ? Je m'en fous). Une langue quasiment incompréhensible pour le reste de la population – c'est d'ailleurs l'un de ses buts.

Il existe enfin un décalage frappant entre l'oral et l'écrit. « Depuis le XX<sup>e</sup> siècle, le français parlé a beaucoup évolué, note Alain Rey, le patron du *Petit Robert*. Le passé simple a régressé ; les abréviations comme « proprio » ou « prof » se sont multipliées ; la distinction des « a » de patte et de pâte s'est estompée. Le problème est que cette évolution du français oral, qui est naturelle, a coïncidé avec une quasi-stabilité du français écrit. » Cet écart entre la graphie et la prononciation inquiète Hélène Carrère d'Encausse, « le » (elle y tient) secrétaire perpétuel de l'Académie française. « Jusqu'à la fin du XX<sup>e</sup> siècle, le « bon usage » était celui de la langue écrite, à laquelle la langue parlée tentait de ressembler. Il est aujourd'hui remis en cause, de même que les idées de

« norme » et de « faute ». A tort. »

C'est peu dire qu'Alain Rey ne partage pas cette opinion. « Il est évident que la norme du français commence à échapper à la classe qui la définissait traditionnellement : la bourgeoisie cultivée de l'Ile-de-France. Il existe aujourd'hui des sous-normes concurrentes, notamment celles des médias, de l'école et des discours politiques. » Cet amoureux de la langue française n'approuve pas forcément toutes ces évolutions, mais, à ses yeux, la faute est moins un manquement à la norme qu'un moyen de remédier aux limites du français écrit. Retournelement insupportable pour les tenants de la tradition !

Où s'arrête l'évolution ? Où commence l'erreur ? Certaines incorrections agacent les connaisseurs : « conséquent » employé au sens « d'important », alors qu'il signifie « logique » (comme dans « en conséquence ») ; « s'avérer faux » (avérer veut dire : se révéler vrai)... D'autres ne choquent plus, au contraire, comme la quasi-disparition du subjonctif imparfait. Le chef de service qui lancerait : « Il faudrait que vous m'apportassiez vos comptes

rendus » passerait pour un cuisinier. Car c'est une vieille règle de la linguistique : souvent les fautes d'hier deviennent la norme d'aujourd'hui. Toute la difficulté consiste à savoir à quel moment a lieu la bascule... ●

## AINSI NAISSENT LES MOTS NOUVEAUX

**C'est un chiffre presque incroyable.** « Près de la moitié du lexique français général, évalué à 60 000 mots, a été renouvelé depuis un demi-siècle ! » assure Xavier North, le délégué général à la langue française et aux langues de France. Des termes anciens ont pris un nouveau sens (souris, en informatique). D'autres ont été créés de toutes pièces par le recours à des préfixes (bioénergie), des suffixes (traçabilité), des sigles (sida), des compositions (lave-vaisselle) ou des langues étrangères (tag). Cette création est souvent spontanée. Jeunes, romanciers, journalistes et publicitaires en inventent tous les jours, par jeu ou par nécessité. « Au Robert, nous repérons chaque année plusieurs milliers de vocables nouveaux, relève Alain Rey, mais nous n'en gardons que 150 environ. » Le tri est en partie subjectif : « Les membres de l'équipe se demandent si le mot est souvent employé autour d'eux, observent sa fré-

quence d'utilisation sur Google et s'interrogent sur sa pérennité. » Malgré son succès actuel, « zlataner » n'a pas eu droit aux honneurs du dictionnaire : son usage devrait régresser après le départ à la retraite du footballeur.

Ces dernières décennies, la France s'est également dotée de commissions de terminologie. Composées de bénévoles, elles sont chargées d'enrichir le vocabulaire spécialisé et de favoriser l'utilisation de la langue française, notamment face à l'anglais. Souvent moquées, elles ont pourtant à leur actif quelques belles réussites. Tube (au lieu de hit), gros plan (close up), navette (shuttle) se sont imposés alors que ces termes avaient été jugés démodés, bizarres ou carrément ridicules lors de leur publication. D'autres propositions - courriel, mot-dièse - se situent aujourd'hui dans un entre-deux. Sachant que le destin des mots nouveaux ne connaît qu'un maître : l'usage. ●